



HAL
open science

Les marques de l'oralité dans l'interrogation indirecte en latin

Colette Bodelot

► **To cite this version:**

Colette Bodelot. Les marques de l'oralité dans l'interrogation indirecte en latin. Jacqueline Dangel, Claude Moussy. Les Structures de l'oralité en latin, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, pp. 181-191, 1996. hal-03581186

HAL Id: hal-03581186

<https://hal.science/hal-03581186>

Submitted on 28 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les marques de l'oralité dans l'interrogation indirecte en latin

Colette BODELOT

1. Introduction

L'étude des mécanismes d'oralisation dans l'interrogation indirecte (i.i.) en latin nous amène à considérer deux phénomènes interférents: les traits de non-normativité affectant la structure morpho-syntaxique de l'énoncé et les indices d'interaction et d'improvisation émergeant au niveau de la structuration discursive du message. La perspective interactionnelle est justifiée par le caractère social de la parole, qui crée normalement une situation de contact entre locuteurs coprésents. La parole étant en plus tributaire des contingences situationnelles, nos observations se fonderont sur un choix d'échantillons textuels aussi large et varié que possible.¹ Ce corpus offre ± 2400 i.i. L'évaluation du matériel philologique se fera selon une méthode sélective, et c'est à partir de deux traits ponctuels, l'emploi de l'indicatif dans l'i.i. et le détachement de la subordonnée à gauche ou à droite, que nous tâcherons de comprendre l'engrenage complexe des procédés qui contribuent en latin, sous un masque forcément scripturaire, à produire l'effet d'oralité.

2. L'emploi de l'indicatif dans l'i.i.

Face à l'emploi réputé classique du subjonctif de subordination dans l'i.i., l'emploi de l'indicatif est traditionnellement classé comme un trait non normatif caractérisant un état de langue préclassique (E.-Th.: 313).

Dans notre corpus, l'indicatif s'avère être le plus fréquent dans le genre dramatique (13,8%), chez Pétrone (10,5%), dans la poésie lyrique et didactique (8,7%) et la satire (3,3%). Dans tous les autres genres, y inclus la

correspondance et les discours, l'indicatif est quasi inexistant, son taux d'apparition étant inférieur à 1%.

Sur 123 indicatifs attestés², 70 sont catégorisables (Bodelot 1990: 49-121) parce qu'employés après une classe déterminée de prédicats, qui portent tous, de façon significative, référence aux conditions spatio-temporelles de l'énonciation.

Dans cette classe, on distinguera deux sous-groupes. Le premier comprend des expressions à valeur modale ou "axiologico-affective" (Kerbrat-Orecchioni 1980: 85), qui, tout en constituant un lieu favori d'investissement subjectif du locuteur, n'attestent pas une oralité "primaire" (Gärtner 1990: 100) imitant explicitement une situation d'interlocution. Il s'agit d'expressions du genre de *nimum; mire; incredibile; non dici potest... quam / quantum*;³ *forsitan...*, qui, à la façon de locutions adverbiales, peuvent modaliser un contenu propositionnel sans en affecter la structure morpho-syntaxique. Rarement suivis de l'indicatif chez les comiques, ces tours couvrent la totalité des emplois catégorisables de l'indicatif dans le genre satirique et peut-être aussi, à une exception près⁴, dans le *Satiricon* de Pétrone. Qu'aucune de ces expressions suivies de l'indicatif ne soit particulièrement caractéristique d'une relation interactionnelle ressort de leur attestation en dehors de toute situation dialogale dans des passages narratifs de la prose historique:

immane quantum suis pauoris et hostibus alacritatis indidit; (Tac., *Hist.* 4,34,10)

L'indicatif apparaît après la plupart de ces expressions comme une particularité à interpréter en rapport avec la date de rédaction de l'ouvrage plutôt qu'avec un contexte énonciatif particulier.⁵

La situation est différente pour les expressions du second groupe, à savoir *scin (scis); interrogo, dic; uiden (audin), uide (audi), nonne uides (audis) quis...* (Stephens 1985 [1986]; Bodelot 1987: 88-89 et 93-98; 1990: 74-79 et 91-112), qui portent toutes référence à la polarité "je / tu" et qui, inaugurant entre interactants une négociation immédiate, sont seulement suivies systématiquement de l'indicatif chez Plaute et chez Térence.

Scin quid /quam locutionnel apparaît dans la comédie comme un instrument de tactique dilatoire qui, tout en déclenchant un procédé d'auto-expansion, sert à retarder une information. Il stimule ainsi l'intérêt d'un interlocuteur qui, par la fonction allocutive de *scin*, est directement impliqué dans le circuit communicatif:

Scin quid nunc facere te uolo?/ :: Dic. :: Quod sensisti illos me incipere fallere,/ Id ut maturent facere;
(Ter., *Heaut.* 494-496)

Comme introducteur d'une menace, *scin* récuse une suggestion antérieure (Pl., *Poen.* 1319: *Scin quam cinaedus sum?*) et déclenche une performance typiquement mixte, où à un comportement verbal s'associe un comportement paraverbal (Kerbrat-Orecchioni 1990: 133-155), qui, sous forme d'une prosodie et d'une mimo-gestualité appropriées, échappe, sauf indications scéniques, à l'oral écrit.

Quant aux expressions *interrogo, dic; uiden (audin), uide (audi), nonne uides (audis)*, elles sont toutes, suivies d'un indicatif, illocutoirement redondantes par rapport à la subordonnée: elles ne font que confirmer l'acte de questionnement ou d'exclamation que le locuteur accomplirait en énonçant la seule proposition en *k^w-.

Les performatifs *rogo, interrogo* et les autres expressions verbales portant référence à la 1ère personne assument une fonction existentielle (Luzzati 1991: 106-107). Servant à valoriser la personne du locuteur, ces verbes sont particulièrement fréquents chez Plaute; des 15 attestations avec indicatif relevées dans l'ensemble de ses comédies, 13 modalisent un contenu propositionnel où l'intérêt du locuteur est directement impliqué:

Scire uolo quoi reddidisti. (Pl., Curc. 543) (scil. triginta minas/ Quas ego apud te deposiui. - v. 535-536)

Après ces expressions comme après *dic, loquere* (Ter., *Heaut.* 349: *Dic quid est.*), l'indicatif signale que le "je" demande incontinent au "tu" de lui répondre. Ces énoncés se prêteraient facilement à une construction paratactique. Le seul trait qui nous autorise à parler dans ces cas de subordination est l'unité mélodique, symbolisée à l'écrit par la ponctuation conclusive.

La même remarque vaut pour *uiden* (*audin*), *uide* (*audi*), *nonne uides* (*audis*),⁶ qui, introduisant une exclamative à l'indicatif, attirent l'attention de l'interlocuteur sur un état de fait *hic et nunc* à la portée de la vue, de l'ouïe ou de l'esprit:⁷

Audin tu ut deliramenta loquitur? (Pl., *Men.* 920)

Quoique formellement interrogatif, *audin* y supporte un acte directif (= *audi*), acte de langage indirect fonctionnant surtout en situation interlocutive.

Pourvus d'une valeur phatique, les verbes portant référence à la personne de l'interlocuteur, comme *dic*, *uiden*, etc., font partie de la routine conversationnelle (Coulmas 1981). Comme introducteurs stéréotypés d'un échange ritualisé, ils sont soumis à la loi de l'usure et finissent par fonctionner au contact d'une interrogative ou exclamative à l'indicatif comme de simples particules allocutives. Si *uiden*, *uide*... gardent leur valeur propre et ne modalisent pas de proposition à valeur exclamative, l'indicatif cède normalement la place au subjonctif:⁸

Abi intro; uide quid postulet. (Ter., *Heaut.* 871)

Même si, après ces expressions, le système de la répartition des modes chez Plaute et chez Térence n'est pas sans faille⁹, il révèle dans la plupart des cas une prise en compte manifeste de la composante interactionnelle. L'indicatif y apparaît comme un clin d'oeil énonciatif fait à l'interlocuteur pour l'aider dans son travail interprétatif. Pareille préoccupation pragmatique caractérise surtout le genre dramatique et, au vu d'une généralisation peu nuancée du subjonctif dans l'*Oedipe* et l'*Hercule sur l'Oeta* de Sénèque, plutôt la comédie que la tragédie. D'où nous concluons que la dimension interactionnelle réclame davantage ses droits dans un style de niveau familier que soutenu.

Suivies encore de l'indicatif chez Catulle (4 ex.), Virgile (3 ex. dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*), et Properce (3 ex. dans les livres 1 à 3 des *Elégies*), les formes impératives ou interrogatives à valeur phatique n'y font que rarement partie d'un discours alterné. Aussi ces énoncés n'attestent-ils normalement qu'une oralité "secondaire" où la notation graphique précède la récitation

orale. Alternant dans les mêmes contextes avec le subjonctif (cf. Cat. 61,98-99: *Vide ut faces/ Aureas quatiunt comas*; en face de Cat. 61,171-173: *Aspice, intus ut accubans/ Vir tuus Tyrio in toro/ Totus immineat tibi.*), l'indicatif ne répond pas chez ces poètes à un choix énonciatif motivé par la situation d'interlocution mais à une recherche stylistique procédant d'une oralité construite et élaborée (Koch-Oesterreicher 1985: 30).

Que chez les poètes l'emploi de l'indicatif dans l'i.i. soit moins régularisé que dans les textes familiers d'une oralité "primaire" ressort encore du fait que le pourcentage d'indicatifs employés librement en dehors des catégories établies est beaucoup plus élevé en poésie lyrique et didactique (60,5% de l'ensemble des indicatifs)¹⁰ que dans le genre dramatique (39%), la satire (33,3) et chez Pétrone (27,3%). De surcroît, dans les deux types de textes, les indicatifs non catégorisables ne sont pas susceptibles d'une seule et même explication. Dans les textes reproduisant une situation dialogale, où l'unité de l'énoncé est censée être prise en charge par l'intonation cohésive de la phrase, l'omission du subjonctif de subordination apparaît comme une manifestation de la loi du moindre effort. En texte poétique, en revanche, l'emploi de l'indicatif dans l'i.i. doit être interprété - à moins qu'il ne s'agisse d'une commodité métrique - comme un artifice littéraire faisant franchement fi de la norme classique et révélant par là un emploi plus individualisé de la langue. Attestant les uns une oralité "primaire", les autres une oralité "secondaire", textes comiques et lyriques présentent une liberté semblable dans le maniement de l'indicatif, liberté certes motivée différemment mais aboutissant occasionnellement à des résultats similaires (Blanche-Benveniste 1991; Luzzati 1991: 109).

3. La construction segmentée par détachement de l'i.i. à gauche ou à droite

Les constructions par détachement comportent un syntagme, en l'occurrence l'i.i., séparé par une pause ou un dénivelé intonatoire du reste de l'énoncé qui est lui-même syntaxiquement complet et dans lequel il ne peut être

inséré sans que celui-ci devienne agrammatical (Fradin: 1990: 5). Suivant que l'i.i. est détachée à gauche ou à droite, elle entretient avec son support une relation de coréférence anaphorique (Ter., *Heaut.* 7-9: *nunc qui scripserit/ Et cuia graeca sit,... , id dicerem.*) ou cataphorique (Lucr. 1,55-57: *et rerum primordia pandam,/ unde omnis natura creet res auctet alatque,/ quoue eadem rursum natura perempta resoluat,*)¹¹; suivant que le support est référentiellement dépendant (*id*) ou indépendant (*rerum primordia*), l'interrogative-expansion joue un rôle déterminatif ou explicatif.¹²

Sur le plan discursif, la construction à détachement implique un "décumul fonctionnel" (Cadiot 1988: 10) du thème et du rhème: le cataphorique, anticipant sur du nouveau, contribue à souligner le caractère rhématique de l'i.i. qui suit; l'anaphorique, en reprenant ce qui est déjà introduit comme thème dialogique dans le discours, joue typiquement le rôle de thématiseur. Il en résulte un type particulier d'hiérarchisation informative, présenté par nombre de travaux récents (Cadiot 1988; Gadet 1991; Pellet 1994) comme un trait fondamental du style oralisé.

Dans notre corpus, cet agencement est le plus fréquent dans la prose scientifique et technique, où 15,3% des i.i. sont apposées à un élément diaphorique. Suivent de près les comiques, chez qui la proportion d'emploi est de 14,5%. Un score remarquable est une fois de plus réalisé par la poésie lyrique et didactique, qui, avec 10,4%, dépasse la moyenne de 8,6% établie pour l'ensemble des genres. Le type de construction le plus souvent employé est l'i.i. cataphorisée de nature explicative. Or la relation synecdochique (Cadiot 1988: 16-17) qui existe entre une explicative à force référentielle supérieure et un cataphorique à force référentielle inférieure crée aisément l'impression d'un enregistrement oral en direct. Elle semble reproduire sur l'axe paradigmatique les tâtonnements successifs d'un locuteur (Blanche -Benveniste 1991: 64-65) qui, pris sur le vif, cherche ses mots et, dans un premier temps, livre le cadrage thématique de sa pensée avant d'en détailler le contenu. Ainsi, dans Ter., *Andr.* 209 (*Nec quid agam certumst: Pamphilumne adiutem an auscultem seni.*),

l'approximation de la pensée se manifeste au niveau du support dans la jonction *quid + uerbum uicarium (=ago)*.¹³

Chez Properce, Tibulle et Catulle, les cataphoriques embraient à plusieurs reprises sur d'interminables kyrielles de propositions. Par leur allure épique et leur aspect artificiellement construit, ces énoncés semblent à nouveau procéder plutôt d'un travail de composition élaborée que d'une improvisation spontanée:

*Sed quid ego a primo digressus carmine plura/
Commemorem, ut linquens genitoris filia uultum,/ Vt
consanguineae complexum, ut denique matris/ Quae misera
in gnata deperdita laetabatur,/ Omnibus his Thesei
dulcem praeoptarit amorem,/ Aut ut uecta rati spumosa ad
litora Diae/ Venerit, aut ut eam deuinctam lumina somno/
Liquerit inmemori discedens pectore coniunx?* (Catul.
64,116-123)¹⁴

Avec ces artifices de style contraste de façon significative le verbiage mal structuré des comiques:

*Harum uidere inluuiem, sordes, inopiam,/ Quam inhonestae
solae sint domi atque auidae cibi,/ Quo pacto ex iure
hesterno panem atrum uorent,/ Nosse omnia haec salus est
adulescentulis.* (Ter., Eun. 937-940)

Le fatras structural, suggéré par la double énumération d'éléments grammaticalement hétérogènes, y est encore accru par la reprise en anacoluthie de *Nosse omnia haec*.

Un autre trait original de style oralisé est attesté dans la correspondance de Cicéron: sur 8 i.i. explicatives, 5 sont cataphorisées par un support qui revêt lui-même la forme d'une i.i.; leur mode d'appariement paraît stéréotypé dans la mesure où le support représente invariablement une i.i. partielle, l'apport une i.i. totale ou disjonctive:

*Vide quid narrent, ecquae spes sit denari an cistophoro
Pompeiano iaceamus.* (Cic., Att. 2,6,2)

Dans Att. 8,12,6 (*Volo etiam exquiras quam diligentissime poteris... quid Lentulus noster, quid Domitius agat, quid acturus sit, quem ad modum nunc se gerant, num quem accusent, num quoi suscenseant - quid dico num quoi? num Pompeio!*) s'ajoute un effet d'improvisation produit par l'insertion incidente, sous forme de question (*quid dico... ?*), d'un commentaire autocritique. Ce procédé

métadiscursif, qui est monnaie courante à l'oral, dénonce un accident de performance qui est réparé incontinent par une mise au point ou autocorrection (*num Pompeio!*).

Un trait propre à la prose scientifique et technique est que l'ancrage thématique, qui constitue une sorte de cadre (Danon-Boileau et al. 1991: 121), se présente souvent sous forme d'un syntagme prépositionnel, lâchement rattaché au prédicat introducteur:

Quare primum uidendum de admissione, quo quaeque tempore ut ineant facere oporteat. (Varr., R.r. 2,1,18)

Par ces procédés d'approximation syntaxique, le discours opérationnel de la prose scientifique et technique se rapproche du style conversationnel de la comédie. A preuve tout un éventail de constructions proleptiques qui pullulent de part et d'autre. Mais tandis que, chez les comiques, le complément anticipé, susceptible de se construire librement¹⁵ avec le verbe introducteur, figure normalement à l'accusatif (p. ex. Pl., *Amph.* 508), il revêt en prose scientifique et technique encore volontiers la forme d'un syntagme prépositionnel (p. ex. Quint., *Inst.* 2,4,38).

Comme dans les autres constructions à détachement, le complément proleptique implique une désynthétisation de l'énoncé. Par un effet focalisant, il met en valeur le thème préjeté de l'énonciation (Christol 1989: 68) qui sera prédiqué ultérieurement par l'i.i. Du fait que, structurellement, une phrase comme *Patrem nouisti ad has res quam sit perspicax*, (Ter., *Heaut.* 370) se situe à mi-chemin entre un énoncé analytique du type de *Nouisti ut sit pater*, *ad has res quam sit perspicax*, et un énoncé synthétique du type de *Nouisti ad has res quam sit pater perspicax*, il naît une impression de précipitation. Le locuteur semble tiraillé entre le désir de formuler avec précision un contenu informatif et la nécessité d'accélérer la production de son discours. Obligé de brûler les étapes, il renonce en fin de compte à son projet initial et n'en livre qu'une version tronquée et abrégée (Eckert 1992: 200). Ces variations de "tempo" sont, selon C. Kerbrat-Orecchioni (1990: 263), caractéristiques de l'interaction dialogale qui "peut progresser à marche lente, ou forcée."

4. Conclusion

L'étude de la répartition des modes dans l'i.i. a montré qu'un seul et même fait morpho-syntaxique, à savoir l'emploi de l'indicatif après des introducteurs à valeur phatique ou interpellative, peut recevoir deux interprétations différentes suivant son contexte d'apparition et la régularité de son utilisation. Chez les comiques, il recevra une interprétation pragmatique et sera considéré comme un outil de discours au service de la fonction interactionnelle du langage; chez les poètes lyriques et didactiques, il recevra une interprétation stylistique et passera pour un trait de non-normativité conditionnée par la facture artificielle du genre.

Le même clivage se manifeste en ce qui concerne la segmentation de l'énoncé par détachement de l'i.i. à droite ou à gauche. L'aspect morpho-syntaxique de cette construction reste *grosso modo* le même d'un genre à l'autre. Ce qui change, c'est le milieu d'apparition. En plus du contexte, ce sont des modalités particulières d'utilisation qui font apparaître la même structure en comédie comme une marque d'improvisation spontanée, en poésie lyrique et didactique comme un artifice de style procédant d'un travail de composition élaborée.

L'impression d'oralité résulte donc moins de l'agencement morpho-syntaxique d'une structure linguistique que de son fonctionnement pragmatique (Luzzati 1991: 109). Textes comiques et textes lyriques, tels semblent être, dans notre cas, les deux pôles opposés manifestant une utilisation complémentaire des mêmes structures syntaxiques. Entre ces deux types de textes, dont l'un atteste une oralité "primaire", l'autre une oralité "secondaire", se situent les autres genres littéraires qui, pour avoir fait un emploi plus rare ou moins caractéristique des structures en question, échappent à tout essai de caractérisation tranchée. Tout au plus entrevoit-on, comme pour la prose scientifique et technique ou la correspondance de Cicéron, des tendances qui les rapprochent de l'une ou l'autre facture.

-
- ¹ Ont été dépouillés des textes appartenant à une dizaine de genres littéraires différents: théâtre: Pl., *Amph.*, *Asin.*, *Aul.*; Ter., *Andr.*, *Eun.*, *Heaut.*; Sen., *Oed.*, *Herc. Oe.*; poésie lyrique et didactique: Lucr. 1.1-3; Catul.; Verg., *Georg.*, *Buc.*; Hor., *Carm.*; *Corp. Tib.*; Prop. 1.1-3; Colum. 1.10; satire: Lucil., *Sat. frg.*; Hor., *Sat.*; Pers.; Iuu.; correspondance: Cic., *Ep.* (année 59 + du 26.2 au 25.3.49); Sen., *Ep.* 1.1-4; Plin., *Ep.* 1.5-8; roman: Petr., *Sat.*; histoire sans discours direct: Caes., *B.C.* 1.2-3; Sall., *Cat.*, *Iug.*; Liu. 1.32-33; Tac., *Ann.* 1.1-2; prose scientifique et technique: Varr., *R.R.* 1.2, *L.L.* 1.5; Cels., 1.3-4; Quint., *Inst.* 1.1+2 (§1-4); Plin., *Nat.* 1.29-31; philosophie: Cic., *Off.* 1.1-2; Sen., *Ir.*; discours: Cic., *Quinct.*, *Pomp.*, *Cael.*; Plin., *Pan.*; instances de discours direct tirées des historiens: Caes., *B.C.*, *B.G.*; Sall., *Cat.*, *Iug.*, *Hist.*; Liu. 1.21-33; Tac., *Agr.*, *Hist.*, *Ann.* Mais pour discuter certains points de détail, nous tiendrons occasionnellement compte de l'intégralité de l'oeuvre de l'un ou l'autre auteur.
- ² Il s'agit de 4,3% de l'ensemble des 2894 formes verbales relevées dans les i.i. du corpus.
- ³ N'est pas mentionné le tour *nescio quis...* + indicatif, dont le figement était si manifeste qu'il n'a été interprété par aucun auteur comme introducteur d'une i.i.
- ⁴ Cf. Petr. 100,5, où *dicere potes?* est précédé de deux interrogatives, l'une à l'indicatif, l'autre au subjonctif (Bodelot 1990: 107).
- ⁵ Sur *forsitan...* + indicatif attesté la première fois chez Lucrèce, cf. E.-Th. (317) et K.-St. (II,1,811); sur *nimum quantum*, *mire quam* + indicatif attestés la première fois chez Cicéron, cf. Bodelot (1990: 80 et 82).
- ⁶ Ce qui nous dissuade de considérer des expressions comme *uide ut...* comme des composés locutionnels, c'est la disjonction de leurs éléments constitutifs dans des exemples comme *uide palliolum ut rugat!* (Pl., *Cas.* 246) ou *ut oculi scintillant, uide!* (Pl., *Men.* 829).
- ⁷ Les exemples dans lesquels *uide* introduit, au sens de *dic*, une interrogative (p. ex. Pl., *Truc.* 499) sont à classer avec *Dic quid est*, cité plus haut.

-
- ⁸ Après *interrogo, dic; uiden, uide, nonne uides*, le subjonctif est encore requis lorsque, par suite d'une prolepse, la frontière syntaxique entre le verbe introducteur et la subordonnée n'est pas laissée intacte ou lorsque le verbe introducteur est lui-même subordonné ou coordonné à un 3e énoncé (Bodelot 1990: 103-104).
- ⁹ Cf., p. ex., le maintien de l'indicatif malgré la valeur pleine de la prédication introductrice dans *Nunc uide utrum uis: argentum accipere an causam meditari tuam./ Delibera hoc, dum ego redeo, leno.* (Ter., Ad. 195-196).
- ¹⁰ La palme y revient à Properce, chez qui, sur 23 indicatifs, seulement 5 sont catégorisables.
- ¹¹ L'i.i. n'y étant pas nécessaire pour l'identification du référent de *rerum primordia*, on a affaire à une cataphore au sens large (Kesik 1989: 47-48).
- ¹² Ne sont pas étudiés les énoncés comportant un diaphorique séparé de l'i.i. par une proposition relative.
- ¹³ Ailleurs, p. ex. dans Sall., *Jug.* 55,1, l'un des constituants du support est le nom passe-partout *res*.
- ¹⁴ A cet égard, un exemple de parade est Prop. 3,5,25-46.
- ¹⁵ Il s'agit d'une prolepse au sens large (Bodelot 1987: 21). La prolepse au sens restreint (Bléry 1909: 276) ne comprend que les cas de figure où le CO anticipé est à lui seul incapable de former l'objet du verbe recteur.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLANCHE-BENVENISTE, C., 1991, "Les études sur l'oral et le travail d'écriture de certains poètes contemporains" dans *Langue Française*, 89, 52-71.
- BLÉRY, H., 1909, *Syntaxe de la subordination dans Térence*, Paris.
- BODELOT, C., 1987, *L'interrogation indirecte en latin. Syntaxe - Valeur illocutoire - Formes*, Paris.
- BODELOT, C., 1990, Termes introducteurs et modes dans l'interrogation indirecte en latin de Plaute à Juvénal, Bibliothèque de *Vita Latina*, Avignon.
- CADIOT, P., 1988, "Le thème comme synecdoque" dans *Langue Française*, 78, 9-25.
- CHRISTOL, A., 1989, "Prolepse et syntaxe indo-européenne dans *Subordination and Other Topics in Latin, Proc. of*

-
- the 3rd Coll. on Lat. Ling., Bologna, 1-5 April 1985, edited by G. CALBOLI, Amsterdam, Philadelphia, 65-89.
- COULMAS, F., (éd.), 1981, *Conversational Routine. Explorations in Standardized Communication Situations and Prepatterned Speech*, The Hague, Paris, New York.
- DANON-BOILEAU, L., MEUNIER, A., MOREL, M.-A., TOURNADRE, N., 1991, "Intégration discursive et intégration syntaxique" dans *Langages*, 104, 111-128.
- ECKERT, G., 1992, *Thema, Rhema und Fokus. Eine Studie zur Klassifizierung von indirekten Fragesätzen und Relativsätzen im Lateinischen*, Münster.
- FRADIN, B., 1990, "Approche des constructions à détachement. Inventaire" dans *Revue Romane*, 25, 1, 3-34.
- GADET, F., 1991, "Le parlé coulé dans l'écrit: le traitement du détachement par les grammairiens du XXe siècle" dans *Langue Française*, 89, 110-124.
- GAERTNER, H. A., 1990, "Die Gesten in der Darstellung. Beispiele zur Bedeutung des mündlichen Vortrages für das Verständnis der römischen Historikertexte" dans VOGT-SPIRA, G., *Strukturen der Mündlichkeit in der römischen Literatur*, Tübingen, 97-116.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1990, *Les interactions verbales*, t. 1, Paris.
- KESIK, M., 1989, *La cataphore*, Paris.
- KOCH, P., OESTERREICHER, W., 1985, "Sprache der Nähe - Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte" dans *Romanistisches Jahrbuch*, 36, 15-43.
- IUZZATI, D., 1991, "Oralité et interactivité dans un écrit Minitel" dans *Langue Française*, 89, 99-109.
- PELLET, E., 1994, "Les phrases segmentées dans *Le voyage au bout de la nuit* de L. F. Céline" dans *L'Information Grammaticale*, 61, 41-49.
- STEPHENS, L., 1985 [1986], "Indirect Questions in Old Latin: Syntactic and Pragmatic Factors Conditioning Modal Shift" dans *Illinois Classical Studies*, 10, 2, 195-214.